

Sur une nette inversion du schème de la fin des temps

par **Bruno Latour**

Sciences Po – Paris

En guise de prologue : rediriger l'iconographie¹

« Hélas, Neo Rauch ne m'a pas autorisé à reproduire son tableau : "Der heilige Franziskus Bergoglio Märtyrer erhält die Hommage an Gaia", et pourtant son "Saint François Bergoglio martyr recevant l'hommage de Gaia" aurait magnifiquement introduit ma contribution. Dans son style inimitable, Rauch a repris l'ancienne tradition des tableaux de martyrs – on trouve même dans le coin à gauche une palme desséchée, allusion directe au thème traditionnel et citation certaine à un tableau de Caravage. Mais le peintre, avec sa passion pour l'énigme et pour l'emblème, est parvenu à en inverser tout à fait le sens. Alors que dans les tableaux de la tradition chrétienne, on voit le ciel s'ouvrir en haut de la toile d'où descendent, avec force nuages, éclairs lumineux et tourbillons d'anges ou de chérubins, la récompense du salut éternel, rien de tel dans cette nouvelle version du martyr. Le personnage principal tout tordu par la douleur, c'est *vers le bas* de la toile qu'il semble se diriger et d'une forme noire et violente, violette et rougeoyante qu'il semble espérer son salut.

1. Une version de ce chapitre a été rédigée à l'occasion d'une conférence à l'Institut Catholique de Paris, chaire du Bien Commun, vendredi 6 avril 2018, à l'invitation du Père Frédéric Louzeau que je remercie ainsi que le groupe de collègues qu'il a réuni autour de lui aux Bernardins, depuis trois ans, pour explorer les liens entre théologie et écologie.

Aucun doute, il s'agit bien d'un portrait du présent pape Jorge Mario Bergoglio! On est étonné de l'audace du peintre d'avoir canonisé le pape François avant sa mort, mais il en donne la raison dans une partie du tableau en haut à droite où l'on discerne une foule confuse avec « Santo Subito! » sur les pancartes. Aucun doute, l'iconographie de Rauch s'inspire de celle du Petit Pauvre comme celles-ci s'inspiraient de celle du Christ. On retrouve même, au centre de la toile, les couleurs lumineuses et mièvres de Fra Angelico sans qu'on puisse discerner s'il s'agit d'une dérision ou d'un hommage à la tradition. En tous cas, Bergoglio est parfaitement reconnaissable à son visage, même si ses habits ressemblent plus à la bure franciscaine qu'à la soutane blanche et au *pallium*.

Comme toujours avec les œuvres de Rauch, l'interprétation est compliquée par la prolifération des plans, des anecdotes et des citations. Ce qui est sûr, c'est que ce François-là est en grande souffrance et que ses deux mains désignent le bas du tableau sans qu'on sache s'il veut s'y rendre ou s'en écarter. Tout se déploie comme si la lumière et le salut – mais comment être sûr qu'il s'agisse de lumière et du salut? – venaient d'en bas et c'est vers ce bas que se dirige le Saint – à moins qu'il ne soit poussé par une foule de personnages dont il semble environné et dont on a de la peine à discerner s'il s'agit d'opposants ou de partisans.

L'énigme s'éclaircit quelque peu quand on lit le cartel et que l'on comprend qu'il s'agit d'un martyr. Mais enfin, Saint François, celui d'Assise, le modèle de Bergoglio, n'a pas été martyrisé du tout et s'il a fini dans le jeûne et la prière, c'est dans son lit et de sa belle mort! Pourquoi cette étrange idée de faire de Bergoglio un martyr qui fuirait vers le bas, ce qui, dans toute l'iconographie chrétienne désigne d'habitude l'enfer et sa noirceur?

C'est en déchiffrant la foule derrière le nouveau Saint François que se trouve la réponse. Une partie des personnages s'accroche à la bure du Saint comme si on l'obligeait à revenir en arrière et à se redresser; comme si, en fait, on essayait de le remettre dans la position normale de celui qui attend de recevoir du haut la palme du martyr. Les trognes des personnages, dont certains sont coiffés de mitres et d'autres de casquettes, indiquent, autant que nous puissions en juger, un état de fureur et d'indignation. Mais peut-être s'agit-il d'une projection que le spectateur impose au tableau en fonction des nombreuses disputes suscitées, on le sait, par Bergoglio au sein de l'Église. Ce qui confirme mon diagnostic, c'est que Rauch a esquissé une sorte de fantôme blafard qui ressemble à n'en pas douter au pape émérite, à Ratzinger. Rauch joue de l'image du pape et de l'anti-pape, mais sans qu'on sache clairement lequel est le bon et lequel est le mauvais... On retrouve là le style habituel du peintre qui se réjouit

d'accumuler les ambiguïtés.

Toutefois, la partie de la foule qui semble se diriger clairement vers le bas à droite, ce que certains philosophes, appellent « le terrestre », envoie un message plus clair. On discerne en effet des jeunes gens excités sortis tout droit d'un chromo du temps passé sur la « croisade des enfants » – Rauch adore ces emprunts aux clichés des contes de fée moyenâgeux. Tous tirent ou s'accrochent à l'habit de François. Ils sont aidés par des rangées de « natifs » en costume d'indiens, avec plumes et tatouages, mais aussi, autant qu'en puisse juger, par des religieuses en blanc et noir, portant de grandes croix rouges, qui semblent prier à pleine voix ou supplier le Pape martyr de se diriger vers la bouche d'ombre qui s'ouvre comme un abîme sous leurs pieds.

Ce qui rend indiscernable le tableau, et qui explique pourquoi, quand nous l'avons vu dans l'atelier de Rauch, nous ne pouvions décider de son message – et c'est probablement ce qui explique l'embargo dont il souffre jusqu'à ce jour –, c'est que le visage de Bergoglio est exactement partagé entre l'enthousiasme mystique et l'horreur ! Comme si Rauch avait fusionné l'extase de Sainte Thérèse avec l'effroi de l'un des damnés qui voient s'ouvrir devant lui la gueule du diable des enfers. C'est donc bien un jugement dernier, en tous cas le jugement du pape François, mais sans qu'on sache s'il est sauvé ou condamné.

L'énigme s'éclaircirait si l'on pouvait réconcilier le titre avec la tâche rouge et sombre qui est supposée représenter ce vers quoi se dirige le Pape et que Rauch désigne sous le nom de « Gaïa ». Même en s'approchant de la toile encore fraîche, on ne discerne aucune figure qui pourrait ressembler à la mythologie. Rien en tous cas qui justifierait le titre d'un hommage rendu par Gaïa au pape François. C'est cette incertitude magistrale qui explique la souffrance indicible qui émane du visage du martyr et d'ailleurs de tout le tableau. Aucun doute, en tous cas, c'est l'un des chefs d'œuvres de Rauch et le premier, à notre connaissance, à ouvrir une piste nouvelle dans l'iconographie chrétienne. Quel dommage qu'il reste inconnu du public ! »

***Laudato si'* ne porte pas sur l'écologie**

Pour répondre au thème de ce numéro, je voudrais simplement partir de *Laudato si'* et réfléchir à l'originalité de la proposition anthropologique aussi bien que théologique avancée par l'encyclique du pape François. Je voudrais aborder ce texte en montrant qu'il introduit une nette inversion du schème de la fin des temps, inversion dont les conséquences ne me paraissent pas avoir été assez développées (et dont l'im-

pact sur l'iconographie aurait été visible chez Rauch). Pour aborder la question de ce que l'Anthropocène fait à la théologie de la Création, il va de soi que je ne possède aucune qualification particulière pour les deux éléments qu'il s'agit de relier, sinon celle d'avoir suivi d'assez près la littérature sur l'Anthropocène.

La tentation serait de situer l'encyclique à l'intérieur d'un mouvement écologique, comme si le pape François avait « pris conscience » de façon plus insistante que ses prédécesseurs, de l'importance de la crise des vivants et qu'il aurait voulu l'ajouter à la liste des enjeux dont la prédication devrait avoir le souci. Or, dire qu'il s'agit d'un texte écologique serait, à mon sens, en perdre le sel – et par là même, perdre aussi l'occasion d'ouvrir la théologie à de nouveaux chantiers. S'il ne peut s'agir d'écologie dans cette affaire, c'est parce qu'il concerne le changement même de la notion de monde et donc de nature. C'est la notion de *terrestre* qui se trouve durablement modifiée aussi bien que d'un changement dans les repères du temps comme de l'espace. C'est cette proposition que je voudrais souligner.

L'originalité de *Laudato si'* repose sur l'invention d'une figure en effet nouvelle où s'expriment « le cri ou la clameur » (les traductions diffèrent) de la terre et des pauvres :

Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres. (LS 49)

Ce double cri, cette double clameur signale avec force que la *figure* dont il s'agit ne ressemble guère à celle de la « nature » qui est au cœur des préoccupations écologiques traditionnelles comme de celle de la théologie également traditionnelle (je reviendrai plus tard sur la notion de figure). Que je sache, la terre, envisagée dans l'ancien régime climatique n'a pas la capacité de crier et nul n'aurait eu l'audace de la désigner en commençant le texte par cette belle expression, empruntée à Saint François, de « terre sœur mère » :

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la terre, qui nous soutient et nous gouverne, et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe ». (LS 1)

Que le pape François commente ensuite de la façon suivante :

Cette sœur crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. [...] C'est pourquoi, parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités, se trouve notre terre opprimée et dévastée, qui « gémit en travail d'enfantement » (Rm 8, 22). (LS 2)

Si cette figure nouvelle d'une terre qui gémit sous l'action des humains est si originale, c'est qu'elle est mêlée dans l'encyclique de façon indissoluble au cri des pauvres. Or, deux cents ans après la naissance de ce qu'on pourrait appeler la préoccupation pour l'écologie, et malgré tous les efforts des militants et des penseurs, le lien entre la misère des pauvres et la catastrophe ou la mutation écologique reste toujours bien faible. La question sociale et la question écologique font l'objet d'un embranchement et même d'une contradiction comme s'il fallait continuer à choisir entre l'économie et l'écologie. Choix que le slogan des manifestations de cette année sur le désempolement de « la fin du monde et la fin du mois » a bien résumé. Au contraire, dans *Laudato si'* le lien indissoluble entre deux objets nouveaux – le cri de la terre et des pauvres – fait l'objet même d'une nouvelle attention apostolique.

Il est donc clair qu'il ne s'agit en rien d'un texte dont on pourrait dire: « Tiens, un pape s'intéresse enfin à la question de la nature ». Non, il s'agit d'une innovation prophétique par laquelle un pape fait advenir une figure nouvelle qui décale l'ancien thème de la nature, partagé jusqu'ici par l'écologisme aussi bien que par ses ennemis, pour en faire le nouvel objet de l'attention des chrétiens: la mère sœur clameur de la terre et des pauvres. Voilà l'originalité qu'il s'agit de penser sans se précipiter aussitôt pour la rendre traditionnelle ou inoffensive. La comparaison entre cette encyclique et les textes à contenu écologique de son prédécesseur, Benoît XVI, est d'ailleurs éclairante sur cette différence: le style argumentatif du second jure avec le flot d'images prophétiques du premier.

Le cri de la terre et des pauvres

Quand on a affaire à des innovations radicales dans les formes de la prédication, on ne peut se contenter d'un commentaire doctrinal qui ferait rentrer la nouveauté dans la tradition sans renouveler cette tradition. Ce serait le cas si l'on considérait *Laudato si'* comme un texte concerné par « la nature » qu'il faudrait respecter ou sauver. C'est pourquoi, avant d'en mesurer plus précisément l'originalité, il faut insister sur ce lien entre cri de la terre et cri des pauvres.

Que la terre soit capable de crier, c'est au fond ce que dit à sa manière plus froide mais pas moins militante et pas moins engagée le terme controversé d'Anthropocène². Aussi énormes qu'aient été les

2. Une synthèse scientifique récente, voir J. ZALASIEWICZ ET AL., *The Anthropocene as a Geological Unit*, CUP, Cambridge, 2019 et pour un excellent résumé grand public N. DAVIDSON, « Human activity has transformed the Earth – but scientists are divided about whether this is really a turning point in geological history », *The Guardian*, 30th May 2019.

transformations imposées par les humains au cours de l'Holocène (les 12.000 dernières années), elles portaient sur leur environnement et pas sur le système terre lui-même. L'engagement du système terre dans l'histoire humaine – la géohistoire – définit de façon plus scientifique ce que l'encyclique appelle un « cri » ou une « clameur », disons un gémissement étudiable et calculable.

Michel Serres dans un texte pionnier avait mis en évidence cette « terre qui s'émeut » par opposition à la célèbre expression attribuée à Galilée: « et pourtant la terre se meut »³. En voilà assez pour ébranler les certitudes les mieux établies. Il faut accepter de reconnaître que tous les efforts de prédication, tous les rituels, toutes les institutions ecclésiastiques, toutes les métaphores à contenu cosmique se sont développées au cours de l'Holocène – jamais elles n'ont eu à affronter, littéralement et non pas figurativement, une terre qui s'émeut et qui clame. Le terme d'Anthropocène est un moyen mnémotechnique pour aider tous ceux qui rencontrent l'indifférence et le déni à murmurer dans leur barbe et à l'abri des nouvelles inquisitions: « Et pourtant elle s'émeut... » On pourrait donc dire que l'encyclique est l'exemple le plus flagrant de ce que l'Anthropocène fait aux théologies de la Création.

Or l'innovation de *Laudato si'*, est d'attaquer directement la plus grande limitation de ce terme mal aimé, hybride trop vite conçu d'anthropologie et de géologie. Ce que les critiques, maintenant un peu fastidieuses, de ce concept d'Anthropocène (que je préfère appeler « Nouveau Régime Climatique »⁴ pour lui donner sa dimension légale et institutionnelle) ont de juste, c'est que l'agent humanoïde, l'*anthropos* de l'Anthropocène reste un être abstrait, un humain générique, un universel vide. Tout le monde en tombe d'accord, il serait parfaitement injuste de ne pas prendre en compte la répartition inégale à la fois des responsabilités et des impacts. En gros, les moins responsables sont les plus touchés. Par conséquent, en associant le cri des pauvres au cri de la terre, le Pape François, ne se contente pas de suivre la mode de l'Anthropocène, il en détourne le concept en le rattachant à cette longue histoire de l'Église prenant parti pour les pauvres. L'innovation de *Laudato si'*, c'est d'encaisser l'innovation géohistorique majeure – c'est bien le système terre qui gémit et qui s'émeut – et de le rattacher à la préoccupation apostolique aussi ancienne que le christianisme.

On comprend pourquoi cette encyclique est si radicale et qu'elle définit une façon bien à elle de reprendre le thème ressassé du « bien commun »: ce n'est pas le même commun – la terre s'en mêle – et ce

3. M. SERRES, *Le contrat naturel*, Bourin, Paris, 1990.

4. B. LATOUR, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, La découverte, Paris, 2015.

n'est ni le même bien, ni *surtout le même mal*. Pas étonnant que tout ait été fait pour enfouir aussi rapidement que possible une parole aussi radicalement prophétique, ce que le tableau imaginaire de Rauch a bien essayé de montrer.

Où se trouvent désormais les réalités d'en haut ?

Essayons maintenant de creuser les conséquences d'une telle nouveauté pour la prédication. Je dis bien pour la prédication et pas seulement pour la théologie ou pour la philosophie. Il se trouve en effet que l'on ne peut pas parler avec justesse de thèmes religieux si l'on ne les juge pas à l'aune de la prédication : leur degré de vérité ou de fausseté dépend de leur capacité à convertir ceux à qui on les présente. Par exemple, comment entendre la Lettre aux Colossiens lues durant le dernier dimanche de Pâques : « Frères recherchez les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Pensez aux réalités d'en haut, non à celles de la terre. » (3, 1-4) ?

Je sais parfaitement que la philosophie, la théologie vont trouver mille manières d'expliquer ces expressions datées en les remettant dans leur contexte, de même que l'exégèse saura très bien expliquer la formule « assis à la droite » aussi bien que le trope des « réalités d'en haut » – et ces disciplines auront toutes raison. Il n'en reste pas moins qu'il s'agirait là d'évasions savantes devant ce fait massif : le contraste textuel radical est bien celui-là, telle que des oreilles d'aujourd'hui l'entendent : « Pensez aux réalités d'en haut, *non à celles de la terre* ». En termes de réception de la parole, on ne peut être plus clair sur l'ordre et la nature des préférences, sur la direction du regard imposé par ses métaphores, sur la priorité à accorder à telle ou telle vertu – encore une fois pour des oreilles d'aujourd'hui devenues tout à fait ignorantes des façons de prêcher de la tradition chrétienne.

La question est donc de savoir comment réconcilier cette figure avec celle de l'attention exclusive pour la terre et les pauvres qui gémissent ensemble des mêmes injustices ? Il ne suffit évidemment pas de dire désormais : « Pensez aux réalités de la terre, et plus du tout à celles d'en haut ». Ce serait bien trop simple de se contenter d'inverser le schème spatial : « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sert de sauver ton âme ? »⁵.

5. B. LATOUR, « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sert de sauver ton âme ? », in J.-N. PÉRÈS (dir.), *L'avenir de la Terre : un défi pour les Églises*, DDB, Paris, 2010, p. 51-72.

Et pourtant, si l'on est effectivement passé d'un ancien à un Nouveau Régime Climatique, on ne peut pas continuer à verser les mêmes métaphores dans les mêmes vieilles outres, en se contentant de finasser sur le sens qu'il faut donner aux termes de « réalités d'en haut » et d'en « bas ». Un tel changement d'époque ou d'ère entraîne tout le reste. On ne peut nier qu'il y a là dans cette encyclique une inversion dans la structure d'ensemble de toute prédication, sensible au cri conjoint, partiellement inarticulé, de la terre et des pauvres souffrant dans les mêmes gémissements. Comme dans le tableau de Rauch, le doigt du pape François désigne quelque chose de nouveau qui se situe, dans l'ordre métaphorique, bel et bien « en bas » et pas « en haut ». En tous cas, pas de doute, elle désigne un nouvel horizon. Il y a là un changement complet de direction, de vecteur aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Pour résumer la situation présente, elle est marquée, d'une façon ou d'une autre, par l'impression de se diriger *vers le bas* après un long moment où nous semblions nous éloigner de toute limite et pour tout dire de voler dans le ciel. Atterrir devient un verbe qui définit une époque. Il semble que nous nous terrestrialisons d'une façon neuve, nous sommes tendus vers un nouvel attracteur. L'ancienne idée de la terre conçue comme globe, l'ancienne idée de matière, n'a plus de rapport avec la terre qu'il s'agit d'habiter. D'où l'importance à mes yeux des sciences du système terre, de l'innovation capitale de Gaia et de ce terme de Zones Critiques qui ne désigne pas la nature mais la fine peau du globe terrestre sur laquelle se déploie tout ce qui a vécu et vivra jamais⁶. Il ne s'agit nullement d'opposer les sciences froides et objectives au monde subjectif, mais de choisir dans les sciences celles qui permettent de comprendre à nouveaux frais l'étonnante difficulté de vivre dans ces zones critiques qui réagissent aussi rapidement à nos actions. La terre que nous commençons à découvrir grâce aux sciences ne ressemble plus du tout à ce pesant matérialisme que les « spiritualistes » adoraient détester.

Schème et figure

Comme toujours, quand on doit exercer quelque discernement entre l'innovation et la tradition ecclésiale, il faut revenir sur la distinction entre ce qu'on pourrait appeler un *schème* et ce que j'ai appelé plus haut une *figure*. Le schème, en lui-même, est muet, il ne dit littéralement rien sans les figures qui seules le modulent, l'expriment, l'incarnent,

le déclinent de mille façons selon les circonstances de la prédication. Mais, ces figures, par elles-mêmes, ne disent rien sans être rattachées au schème qu'elles expriment provisoirement et toujours plus ou moins maladroitement, faute de pouvoir le traduire directement. On ne peut se fier à aucune d'entre ces figures pour discerner quelle nouvelle figure commentera la précédente de façon juste sans *repasser par le schème* qui permet seul de juger de sa fidélité dans et par la rénovation de l'expression. Sans le retour au schème, pas de discernement possible entre le rabâchage et la répétition. C'est par excellence la grande leçon de Charles Péguy⁷.

La grande puissance du texte de *Laudato si'*, c'est de rendre le schème à nouveau perceptible derrière les figures de la tradition, à cause de la reprise directe et explicite du thème de l'apocalypse présent dans toutes les questions ayant trait à la crise écologique (ou plus précisément au Nouveau Régime Climatique). Je ne pense pas ici à l'accusation portée par les indifférents et les sceptiques contre les écologistes accusés « de se livrer à une pensée apocalyptique », mais au très simple retour de la question de la fin des temps dans toutes les questions morales, sociales, politiques, et surtout – c'est la grande surprise – dans tous les sujets scientifiques. À nouveau, ce thème redevient contemporain de l'histoire, ou plutôt de la géohistoire, d'une façon encore plus puissante, plus actuelle, plus exigeante qu'à l'époque de la menace de l'holocauste atomique (menace exactement contemporaine de ce qu'on appelle l'Anthropocène court daté, par les stratigraphes, de 1945 et qui d'ailleurs demeure suspendue au-dessus de nos têtes comme au plus fort de la guerre froide).

Ce retour de l'eschatologie est une surprise totale pour les gens à sensibilité écologique – qu'ils soient militants ou scientifiques – parce qu'ils refusent, le plus souvent, de s'intéresser de quelques façons que ce soit à toute histoire ou considération qui leur apparaîtrait « religieuse ». Même ceux qui ont apprécié que le pape François s'intéresse « enfin à leur sujet » s'indignent des passages où il réutilise la tradition. Le sens commun de mes amis écologistes, qu'ils soient historiens, philosophes, sociologues ou géochimistes, c'est qu'on doit pouvoir avancer dans toutes ces questions sans en passer par toutes ces « vieilleries chrétiennes ». Et parmi ces vieilleries aucune ne leur fait plus horreur que l'eschatologie.

Or la supériorité du schème de la fin des temps, c'est qu'il traverse aujourd'hui toute l'affaire, quelle que soient les croyances ou les incroyances des uns et des autres. Je ne connais pas un praticien de ces questions qui n'ait sa propre version eschatologique de la situation

7. C. RIQUIER, *Philosophie de Péguy ou les mémoires d'un imbécile*, PUF, Paris, 2017.

présente. C'est en ce sens qu'il renouvelle toutes les positions: enfin « la fin du monde » redevient le nom que l'on donne à la nouvelle question du Bien Commun, plus exactement, il semble que notre bien commun, ce soit très exactement la fin d'un monde. Manquer de monde, voilà la nouvelle universalité⁸. Retour objectif, matériel, calculable, datable de la question de la fin dans tous les sens du mot fin, je veux dire aussi de la *finalité*, du *jugement définitif* aussi bien que des *buts* à poursuivre.

Bien qu'il soit contradictoire de chercher à désigner directement le schème exprimé par les figures de la tradition, c'est justement en période de crise qu'on peut le mieux l'apercevoir un instant derrière la caducité des figures. En le résumant d'une phrase, on pourrait dire: « dans le temps qui passe, fait irruption un temps qui ne passe pas ». Et bien sûr le corollaire: il s'agit d'une impossibilité, puisque le temps continue à passer. Par conséquent, pour comprendre une telle irruption, il faut *toujours recommencer* à en exprimer par des figures multipliées, aussi bien la vérité que la nécessité de le reprendre à nouveaux frais pour, littéralement, suivre, accompagner le temps qui passe, s'adapter à la logique du temps qui passe, en redressant chaque fois le même message paradoxal et toujours nécessairement mal compris.

Ce schème n'est saisissable, historiquement, que par contraste avec les religions civiques ou cosmiques qui se sont attachées à un tout autre phénomène: comment parvenir à durer, comment se maintenir en existence, comment discipliner, dompter le temps qui passe. La durabilité, on dirait aujourd'hui, la « soutenabilité » de leurs sociétés, de leurs civilisations voilà à quoi les religions s'étaient toujours attachées. Jusqu'à l'émergence de ces autres religions – Jan Assmann les appelle d'ailleurs à dessein contre-religions⁹ – qui se sont attachées à travailler cet autre schème celui de l'accomplissement, ou du jugement du temps – dans et malgré le temps qui passe. D'où le relatif désintérêt des religions nouvelles pour la continuité civique et cosmique et leur insistance pour les figures de la fin ou de l'accomplissement des temps. À leurs yeux, il ne s'agit pas d'assurer la durabilité, mais au contraire la rupture, et partant la libération, d'avec toutes les questions de continuité: « Les temps sont accomplis ». On repère ici l'une des origines de ces « réalités d'en haut » chargées de faire contraste avec les « réalités de la terre » dont parlait Saint Paul. Il ne s'agit évidemment pas d'un rapport entre le bas et le haut, au sens spatial actuel, mais entre ce qui dure définitivement, définitoirement et ce qui passe; entre ce qui est jugé et ce qui juge.

8. A. LOWENHAUPT TSING, *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vie dans les ruines du capitalisme*, tr. par Ph. Pignarre, La Découverte, Paris, 2017.

9. J. ASSMANN, *Le prix du monothéisme*, tr. de l'all. Par L. Bernardi, Aubier, Paris, 2003.

Le Nouveau Régime Climatique, s'il permet de reprendre le schème, bouleverse évidemment les figures qui ont permis jusqu'ici de l'exprimer. S'il y a des secrets que désormais tout le monde cherche un peu désespérément à trouver, c'est celui de parvenir à durer, à maintenir, à obtenir une continuité, une soutenabilité des sociétés contre la menace d'une fin du temps, non plus espérée mais hélas réalisée pour de bon par l'action même des humains préalablement « libérés » des contraintes cosmiques et civiques de la tradition. Les anciennes « réalités d'en haut » sont devenues le « hors sol », l'indifférence à la crise, le déni de la situation climatique, l'indolence et l'escapisme.

De façon stupéfiante et complètement imprévue, la fin des temps a fait irruption, non pas comme la réalisation d'une promesse enfin accomplie venue d'en haut ; non pas comme l'attente toujours reprise d'une vérité qui ne doit pas s'accomplir sans se trahir ; mais comme la réalisation, hélas factuelle, objective, temporelle, d'une réalité dont les humains – certains humains plus que d'autres – sont seuls responsables. Pas une seconde nous n'avons le droit d'oublier que la fin des temps est une réalité pour une grande partie des espèces. Il serait particulièrement indigne de vouloir rejouer la scène de Saint François prêchant aux oiseaux, en faisant miroiter aux volatiles d'aujourd'hui les promesses de la Révélation apocalyptique, alors que toutes ces espèces sont en train de disparaître pour de bon, victimes de cette sixième extinction dont nous sommes devenus le vecteur !

On le voit, la répartition des valeurs le long du schème, se trouve bel et bien inversée. Il est probable que jadis, du temps de Saint Paul, la dimension, disons, « verticale » de la fin du temps était marquée positivement et la dimension « horizontale », pour rester dans des clichés de sermons du dimanche, avait une valeur négative. La hiérarchie des attachements était telle qu'il fallait s'attacher de préférence aux réalités d'en haut plutôt qu'aux réalités terrestres. Or, aujourd'hui la fin du temps ne représente pas la libération des contraintes cosmiques et pas non plus l'émancipation de tous les interdits civiques, mais, au contraire, la fuite hors sol et le refus obstiné d'entendre la clameur de la terre et des pauvres, humains comme non humains, privés de toute continuité, de toute protection et de toute identité durable. Crise générale de l'engendrement.

Pour le dire de façon brutale *c'est la transcendance qui est devenue mensongère*, pour ne pas dire diabolique, et c'est l'immanence, cette immanence méprisée par des siècles de « spiritualité », qui devient désirable, morale et civique. L'horizontal a désormais préséance sur la « dimension verticale ». Ce qui n'était pas prévu évidemment quand les figures du haut et du bas avaient été inventées puis validées par la tradition, c'est que la fin des temps pouvait être le résultat de l'action

émancipatrice des humains eux-mêmes, une « apocalypse de civilisation », comme le dit Eric Voegelin¹⁰, et pas du tout le retour dans la gloire d'un Fils de Dieu. Voilà qui change évidemment tout; voilà qui explique pourquoi, dans le tableau que j'ai rêvé de faire peindre par Rauch, le doigt du pape François ne désignerait pas le ciel mais la terre, la vieille et toute nouvelle terre de l'incarnation, qui git sans secours dans les gémissements d'un enfantement continu de plus en plus douloureux.

Nouvelles figures de l'immanence et de l'imminence

Je voudrais tirer trois leçons de ce renversement dans les valeurs attribuées aux figures du schème de la fin du temps – schème qui reste évidemment le même puisqu'on ne cesse de scruter sa puissance et ses contradictions par des figures toujours nouvelles, sans jamais pouvoir l'aborder directement et sans jamais effacer son caractère contradictoire.

La première leçon, c'est la révision des positions traditionnelles concernant ce fameux paganisme contre lequel il faudrait continuer à lutter pour maintenir la non moins fameuse « dimension verticale ». S'il y a eu une erreur de cible tragique dans l'histoire des contre-religions, c'est bien d'avoir vu dans le paganisme une figure en compétition avec elles pour la vérité (ce que Assmann a admirablement vu), alors qu'il s'agissait d'ensemble de pratiques cultuelles qui visaient des valeurs entièrement différentes, valeurs qui prennent subitement, dans le Nouveau Régime Climatique, une importance capitale.

Les « paganismes » – innombrables sont leurs formes, leurs vertus, leurs faiblesses, leurs crimes mêmes – visent en effet l'immanence mais pas au sens que lui donne la prétention à la transcendance. Par immanence, les paganismes entendent la continuité, la prolongation, la survie des formes de vie cosmiques et civiques assurées par les divinités dont tout le monde a toujours su, sans aucun faux semblant (contrairement à l'accusation d'idolâtrie), qu'elles sont évidemment faites de main d'homme – et heureusement¹¹. Sur ce point, au lieu d'éclairer, la haine des idoles a plutôt aveuglé.

Si on commence à regarder ces paganismes avec quelque envie – après qu'ils aient été presque partout impitoyablement éradiqués, et qu'ils continuent de l'être par bien des missionnaires –, c'est parce qu'on

10. E. VOEGELIN, *La nouvelle science du politique*, tr. par S. Courtine-Denamy, Seuil, Paris, 2000, p. 188.

11. B. LATOUR, *Sur le culte moderne des dieux faitiches (réédition de 1996) – suivi d'Iconoclash*, La Découverte, Paris, 2009.

cherche désespérément à nouveau ce genre d'immanence-là. Quoiqu'on dise des vertus immenses apprises des contre-religions, que ce soit dans leur formes missionnaires et chrétiennes, ou dans leurs formes sécularisées, laïcisées, modernes, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles n'ont pas mis en avant la question clef de leur survie, de leur durabilité, de leur continuité temporelle ! Elles se sont enfoncées dans la crise climatique sans une minute de réflexion. Elles se sont joyeusement désintéressées de leur condition terrestre, et surtout, c'est là le plus terrible, elles ont cru trouver dans ce désintérêt leur plus grande vertu...

Il ne s'agit évidemment pas de revenir aux cultes païens – ils ont été détruit et totalement éviscéré de toutes façons – mais de cesser de les combattre, d'en comprendre le mode pour commencer à apprendre d'eux comment survivre en désamorçant certains des poisons des contre-religions¹². La peur du paganisme a ralenti et même souvent paralysé l'attention au terrestre. Quand on demande : « La Terre-mère exigera-t-elle des sacrifices humains ? », il ne faut pas hésiter à répondre que des millions d'hommes et de femmes ont été et sont toujours sacrifiés à cet oubli de l'immanence au nom de l'atroce transcendance du hors sol. Ce sont ces sacrifices-là qu'il faut faire cesser d'abord.

La deuxième leçon, liée d'ailleurs à la première, c'est de restituer à la question des *rituels* sa position clef dans toute reprise de la prédication. En effet, j'en suis parfaitement conscient, le schème ne s'exprime pas particulièrement bien dans le langage de l'argumentation – dire « la fin du temps dans le temps qui passe », c'est ne rien énoncer – mais s'exprime de façon privilégiée dans les rituels (et encore mieux, cela va de soi, dans la vie bonne et par les pratiques de charité sans lesquelles nous ne serions que des « cymbales retentissantes »). Parler de Bien Commun sans parler des rituels constructeurs de communs, c'est parler dans le vide. Où sont les rituels, les cérémonies, les prières, les hymnes qui se sont emparés de *Laudato si'* pour rendre compréhensible la prédication évangélique, non pas à ceux de l'intérieur, *ad intra*, mais à ceux, *ad extra*, qui y sont devenus totalement étrangers – je veux dire bien sûr la plus grande majorité de nos concitoyens, puisque ne rien comprendre à la prédication chrétienne est devenu aujourd'hui la position par défaut¹³.

Or c'est là que l'on bute sur l'ensemble des métaphores, des hymnes, des gestes, des invocations, des prières qui continuent à s'appuyer sur un contraste classique entre les réalités d'en haut et celle de la

12. É. HACHE (dir.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, « Sorcières », Cambourakis, Paris, 2016.

13. Remarque du cardinal TUKSON : « En ce sens, les éthiciens sociaux et les sacramentalistes pourraient faire la lumière sur la façon dont la notion de temps comme *kairos*, par opposition au temps comme simple *kronos* (qui nous conduit à la "rapidification"), peut motiver un changement réel dans la façon de vivre, la production, le commerce, la consommation et le gaspillage. »

terre, sans prendre en compte leur inversion récente. Comment ne pas être frappé de vérifier, au cours de la dernière célébration du Vendredi Saint, que la prière dite pourtant « universelle » passait en revue tous les sujets, sauf le plus universel de tous, celui de la terre mère sœur qui gémit sous nos coups ? S'il est un rituel à inventer, c'est bien celui-là. Problème de composition, chaque fois différent, et qui doit en plus se confronter avec les sciences de cette terre reconfigurée par l'Anthropocène. Si l'on voulait simplifier le but à poursuivre dans la réinvention des rituels, on pourrait dire qu'il s'agit de combiner à nouveaux frais les *figures de l'immanence et celles de l'imminence*, la sainteté ancestrale du monde et l'urgence nouvelle de ne pas le faire disparaître. En particulier parce qu'ils doivent permettre enfin de désigner les ennemis, de façon explicite et qui ne soit pas vengeresse, dans les innombrables conflits actuels et à venir sur l'occupation des terres et les guerres du climat¹⁴.

La troisième et dernière leçon, c'est de savoir comment saisir l'occasion d'un renouvellement des conditions mêmes de la prédication, occasion offerte par le Nouveau Régime Climatique et l'inversion proposée par *Laudato si'*. Le schème de la fin du temps a eu longtemps un formidable effet de libération et d'émancipation, par contraste avec les religions civiques et cosmiques. Il faut bien reconnaître que, à partir de l'époque moderne, à cause de la malencontreuse compétition avec les sciences, il s'est littéralement « perdu dans les nuées ». En tous cas, il est resté sans force pour lutter contre la fausse transcendance du hors sol et de l'indifférence de plus en plus prononcée, de plus en plus criminelle, à l'existence terrestre. Contre cette tentation du hors-sol, l'appel aux « réalités d'en haut » s'est mise à sonner faux, ou même a semblé comme une absolution des crimes commis (je rappelle que le climato-scepticisme ou ce que j'appelle le climato-quiétisme est encore très répandu chez les chrétiens et de rigueur en Amérique pour ceux qui prétendent professer l'Évangile).

Jusqu'à la situation actuelle d'inversion des valeurs de transcendance et d'immanence. Or brusquement, la prédication inspirée par le schème de la fin du temps retrouve toute sa puissance, à condition de saisir *l'immanence* comme incarnation et *l'imminence* comme lutte contre le hors-sol. Il ne s'agit plus d'attendre ou de prêcher l'Apocalypse, mais *d'empêcher la fin du temps*, sous la forme totalement pratique, mondaine, objective, matérielle de la disparition du sol sous les pieds des humains et de leurs commensaux. Retour de la grande question du *katekon*, de la capacité à ralentir, à suspendre, à retarder la fin des temps qui n'est plus devant nous comme ce qui est espéré, mais, dans

un sens imprévu, *derrière nous*, comme un saut dans l'abîme. N'est-ce pas d'ailleurs à cette puissance de ralentissement que nous invitent les enfants qui font grève le vendredi pour empêcher la catastrophe qui les privera de tout avenir? Empêcher la fin du temps, plonger dans les réalités d'en bas, s'immerger et non pas s'émanciper, apprendre à dépendre, voilà le mouvement et l'énergie retrouvée de la prédication apostolique. Le schème est toujours le même, comment serait-il différent? Mais les figures en sont toutes nouvelles.

Retour au commencement

C'est à ce retour d'énergie, dirigée cette fois ci, vers les nouvelles figures de l'incarnation, que se mesure le caractère prophétique de *Laudato si'*. L'erreur serait d'essayer de faire rentrer le Nouveau Régime Climatique dans l'appareil usuel de la doctrine et des rituels en pensant qu'il s'agit de la « nature » à peine transformée, simplement un peu plus colorée, un peu plus insistante, un peu plus tragique. Non, il me semble que cette nouvelle figure du monde offre l'occasion de prêcher enfin *ad extra* et non plus *ad intra*, en rendant l'ancien schème de la fin *du temps* à nouveau compréhensible aux multitudes. L'originalité de la géohistoire, c'est d'ouvrir une situation qui n'est pas sans rapport avec les débuts du christianisme.